

« Eprouver, oui, mais quoi ? »

Stéphane Fourier*

Journée ARTEA du 24 septembre 2022 : « Inductions et toucher en relaxation Thérapeutique »

Argument : Il ne suffit pas d'éprouver pour fonder une certitude. Il ne suffit pas de toucher pour faire advenir un éprouvé ancré dans le corps propre. Il ne suffit pas non plus d'accompagner le toucher par la nomination pour engager le corps dans une différenciation symbolique. Si la relaxation thérapeutique fonctionne, c'est pourtant bien que le toucher accompagné de nominations prend effet d'affirmation, qui relance, autrement, ce que la mère avait à affirmer par tout le fonctionnement de sa posturo-motricité, de sa capacité à toucher son enfant par son corps et ses paroles. A partir d'exemples de la clinique actuelle, nous réinterrogerons ce qu'éprouver veut dire, ce que le toucher touche et à quelles conditions, à la fois du côté du patient et du côté du thérapeute.

Merci à Marie Vaidis pour ce qu'elle nous livre de sa pratique où, pour elle, le toucher prend une place particulière. Jean Bergès ne faisait qu'exceptionnellement la proposition de mobiliser son bras à certains enfants en grande difficulté. Dans le livre de 1974 sur la relaxation thérapeutique, il est noté qu'à la deuxième séance chez l'enfant très jeune « *il est quasi constant de ne retrouver dans ce que rapporte l'enfant de sa séance précédente aucun élément structuré, aucune organisation résiduelle de ce qui a été proposé* »¹. Jean Bergès disait alors que « *nous montrons au sujet sur nous-mêmes ce qu'est un bras en relaxation* ». Cela avait en outre l'avantage de rassurer l'enfant par la constatation que le thérapeute avait lui aussi fait l'expérience de la relaxation, et ouvrait la possibilité « *d'aborder, dans le cas où l'enfant nous y incite, les difficultés qu'il y a rencontrées* » ... « *... à travers la constatation de la relaxation du thérapeute, il devient possible d'aborder la question « il y a quelque chose dans le bras qui s'oppose à ce que tu veux faire » ; dès cette deuxième séance « cette résistance qu'il sent dans son bras peut être nommée, dans la mesure où elle a été par lui éprouvée comme ayant disparu (souligné par nous) dans la manœuvre qu'il a faite* ». Cet « *éprouvé de la résistance comme ayant disparue* » nous paraît très intéressant par rapport à ce qu'il en est du toucher et de l'éprouvé, mettant l'accent sur l'aspect symbolique et refoulant de la relaxation, aspect que nous allons développer dans la suite de cet article. Jean Bergès prônait aussi un toucher qui soit le plus discret possible. Même si dans le livre de 1974, cette proposition d'utiliser le bras du thérapeute pouvait sembler fréquente, il nous paraît important de signaler qu'une utilisation systématique de cette proposition et avant toute expérience faite par l'enfant présenterait des inconvénients et ne serait sûrement pas à ranger parmi les fondamentaux de la méthode. Quels pourraient en être les inconvénients ? En voulant intervenir directement sur les représentations de

¹ Jean BERGES, Marika BOUNES : « *La relaxation thérapeutique chez l'enfant* », MASSON, Paris, 1974.

*Psychiatre, Psychanalyste, Caen

l'enfant, on le priverait des éprouvés qu'il aurait eus sans cette préparation. On le conditionnerait fortement avec nos mots et nos attentes.

Il paraît plus souhaitable de laisser d'emblée ouvert le rapport de l'enfant à son corps, même s'il a encore du mal à s'extraire des habitudes dans lesquels ce rapport est aliéné. Je pense que l'altérité qu'il rencontrera lors des touchers et des mobilisations n'en sera que plus grande. Cela peut aussi installer un temps zéro, antérieur à nos interventions, un temps de l'éprouvé corporel, dans le sens de ce qui n'est pas forcément ressenti tout de suite, éprouvé propre à chacun qui peut faire retour dans l'après-coup, en lien direct donc avec le refoulé freudien dont on ne prend connaissance que par son retour. J'en reviens donc à ce que je voulais initialement vous dire de mes réflexions, en particulier sur ce que c'est que l'éprouvé tel que Bergès en parlait, et qui pose beaucoup de questions. Éprouver, oui, mais quoi ?

Quelques exemples en préambule :

- un jeune homme à qui j'avais proposé une cure de relaxation en raison de la place que prenait son corps comme lieu du mal-être, en souvenir des nombreuses persécutions qui avaient émaillé son enfance, me confie après la première séance que pour la première fois le toucher pouvait prendre une autre signification que violente ou sexuelle.

- Une dame m'explique pourquoi il y a quelques années, elle avait finalement interrompu sa cure de relaxation : le toucher laissait la place à l'angoisse du vide, comme quand elle entend du bruit dehors, de l'animation, qui lui procure la sensation d'être elle-même dans le silence, ce qui lui interdit de se poser chez elle. Alors qu'elle aime le silence si elle se promène dans un endroit calme. Elle associe avec la mère qui ne parlait pas.

- Une jeune fille se tend dès que je la touche et cela s'arrête quand j'accompagne mon geste d'explications : « je mobilise votre bras pour que vous voyiez son état de relaxation ».

- Un monsieur ne supporte pas les premières séances : cela fait trop mal. Il va lui falloir du temps, à partir de cet éprouvé, pour mieux prendre en compte son corps et ses handicaps, en particulier par rapport à ce qu'il exige professionnellement de son corps, le renvoyant ainsi aux exigences parentales.

- Un autre Monsieur qui avait consulté beaucoup de spécialistes pour toutes ses douleurs, fait le lien en relaxation entre celles-ci et les tortures subies enfant dans son pays d'origine, lien qu'il n'avait jamais fait auparavant et qui fit cesser la symptomatologie douloureuse.

- Une dame prend conscience d'une absence de sensations au niveau de tout le bas de son corps, qu'elle met rapidement en lien avec son rapport à sa mère et à la maternité. Son désir de grossesse se réalise ensuite.

- Et puis cet exemple fréquent que Bergès citait : quand on évoque la relaxation auprès de tel ou tel enfant, celui-ci s'exclame : « Ah oui ! Le truc qui fait mal ! ».

Tous ces exemples, montrent la similitude de ce qui se passe en relaxation thérapeutique avec une levée, partielle, du refoulement. C'est d'ailleurs ce que Bergès disait à propos du transitivity nécessaire entre la mère et l'enfant, qui pour lui a un effet refoulant, ce qui demande quelques réflexions car si cela nous parle intuitivement, ce n'est pas facile à comprendre. Le refoulement en psychanalyse porte sur la pulsion, mais seulement pour sa part faite de ce que Lacan

appelait des signifiants ; l'affect, comme s'exprimait Freud, restant lui autour de ce trou causé par le refoulement, détaché des signifiants qui en indiqueraient la source. Seuls les signifiants peuvent être refoulés (Bergès et Balbo ont avancé que l'affect aussi était refoulé puisqu'il faut la parole transitive de la mère pour affecter). Ils le sont pour tenter de réguler le rapport à la jouissance, en référence à des expériences de débordement de jouissance. Dès lors, quand l'affect s'affole, c'est que le danger de la jouissance est proche et que le rapport du corps à cette jouissance, et du sujet à son propre corps deviennent problématiques. La relaxation, en permettant de donner des limites au corps, non pas comme une enveloppe contre l'extérieur, mais comme ce qui vient mettre des mots sur le corps, affecter le corps, avec un effet refoulant, vient apporter ce que Bergès appelait « *la paix symbolique d'un bord* »². «le dire de la mère, en se substituant à la souffrance qu'elle suppose avoir été éprouvée par l'enfant, rend cette souffrance et son éprouvé symboliques ; ce en quoi la parole de la mère est refoulante et impose des limites »³. Le corps peut alors retrouver sa fonction essentielle, sa fonction de méconnaissance, ce qui permettait à Lacan de dire que l'Autre (l'inconscient), c'est le corps. Ajoutons, pour comprendre ce que dit Bergès, que ce corps est donc un « corps-texte », où les mots se sont accrochés au corps différemment selon les zones, avec des zones non parlées où le réel de la lettre n'est pas encore symbolisé. C'est ce que je déduis de cette notion de refoulement de l'éprouvé que peut utiliser Bergès : Il y aurait donc le refoulement qui porte sur ce qui n'est encore que du « rien », du non symbolisé, comme quelque chose qui ne fait « rien », qui n'affecte pas encore, dont on ne sait rien, mais qui est de l'ordre du réel, réel en attente d'un dire qui en fasse cesser le retour. Ce qui serait une sorte d'échec du refoulement face à la jouissance, une mise en attente. Il faut alors que ce refoulement puisse être suffisamment levé pour pouvoir symboliser ce qui ne l'a pas été. Et il y aurait alors le refoulement « réussi » car symbolique, qui apporte de l'apaisement en venant mettre une limite à la répétition de la lettre, répétition manifeste dans le réel de l'éprouvé. Cet apaisement permettrait à la fonction de méconnaissance de fonctionner. L'idée de la méconnaissance était déjà présente chez Freud quand avec son concept de pulsion, il situait le corps comme ce dont on ne peut rien savoir sauf par les pulsions, ou plutôt les représentations, fruits du travail donné au psychisme par le danger de débordement de la pulsion, et par les affects (comme il s'exprimait) qui perdurent comme restes d'excès de jouissance que le refoulement n'a pas résorbé.

Qu'est-ce qui fait transiter la mère ? Pourquoi éprouve-t-elle le besoin de mettre des limites à son enfant quand il ne manifeste rien de l'ordre d'un affect ? Ce rien qui pourrait mener son enfant à sa perte réveille ce qui est au fond du désir de la mère : son rapport à sa propre perte. Cela permet à la mère de lever partiellement son refoulement pour avoir un éprouvé de ce qu'il en est de son réel, du réel de sa propre perte. C'est de voir la perte en jeu chez son enfant qui peut lui permettre de faire revenir les éprouvés primordiaux chez elle : éprouvé de douleur qui lui fait en appeler aux signifiants de son propre désir. « *La mère a besoin, pour comprendre son éprouvé, de le symboliser. Peut-être peut-on ici, à la suite de Freud, relancer la question du jugement d'attribution. Le soulèvement du refoulement portant sur son corps affecté, ainsi rendu possible par son discours transitive, permet à la mère de se trouver en mesure de porter un jugement au sens de Freud,*

² Jean Bergès, Gabriel Balbo, « *Jeu des places de la mère et de l'enfant. Essai sur le transitive* ». Erès 1998, p 112: « *Discours (transitive) enfin articulé au lieu d'un Autre – la mère notamment- pour qu'à l'absoluité quelque chose vienne apporter la paix symbolique d'un bord. Tout sinon s'y précipiterait vertigineusement comme en un trou noir. Nous avons montré combien le refoulement, l'identification active et l'identification passive ne concouraient pas peu à la constitution de ce bord* ».

³ Id., p 19

puisque cet éprouvé n'est plus complètement refoulé : elle peut s'attribuer cet affect, dans la mesure où elle a été entraînée à le repérer chez l'enfant, par la vue »⁴.

La relaxation agirait-elle à ce nœud entre levée partielle du refoulement et nouveau refoulement ? Cela fait penser à la *Verneinung* (*Nein* = non) et la *Bejahung* (*Ja* = oui) dont parlait Freud : « Non, vous allez penser que, mais c'est le contraire », affirmation dénégative que Freud identifie comme le plus sûr moyen d'en savoir quelque chose sur le refoulé, sur l'inconscient, sans pouvoir le lever complètement. A partir de là, Freud en déduit l'importance de ce « non » pour tout simplement pouvoir penser quoi que ce soit, pour accéder au jugement et à la pensée. Négation et affirmation ne s'opposent pas mais sont mêlés dans toute pensée. Ce qui permet aux enfants d'ailleurs d'avoir un accès beaucoup plus direct à l'inconscient car ils ne s'identifient pas forcément à ce que les personnes de leur entourage prétendent de leurs intentions de dire. D'où les mots d'enfants qui choquent ou réjouissent. D'où qu'ils savent que « c'est celui qui dit qui y est ». Les psychotiques sont pour leur part directement agis par ce qui est alors à peine refoulé dans ce qu'ils entendent, étant privés eux-mêmes de tout refoulement.

Ce qui est particulier à la relaxation, c'est le lien entre toucher et nomination. Pas l'un sans l'autre. Bergès dit qu'il faut de la nomination pour apporter du signifiant où le corps est touché, et inversement, il faut le toucher pour qu'il y ait accès à la nomination. Il faut donc cette référence du réel de l'éprouvé que la nomination refoule. C'est en ce sens qu'on peut parler de procès de symbolisation, d'effet d'interprétation dans la relaxation. La nomination fait référence à un réel qu'elle refoule, délogeant cette chose insensée que Freud appelait la Chose (*das Ding*) pour qu'un support soit disponible à une inscription signifiante. L'éprouvé dont parle Bergès est donc en toute logique un éprouvé dont rien ne peut être dit pour sa part réelle, en attente de mots qui le parle. L'articulation de la nomination et du toucher créent de l'anticipation là où le toucher aurait pu faire effraction. Le corps ne fait pas que se cogner un réel, comme une table qui, elle, ne bouge pas et que l'on n'anticiperait pas. Il peut anticiper ce qui peut faire mal. Le toucher lui-même est anticipé, symbolisé. D'où l'importance du rythme dans et entre les séances.

Une tension est échangée contre une autre. Bergès insistait à propos de la tension pour dire qu'il s'agit toujours d'une tension vers. Vers quoi ? Vers la mort, comme chez les hyperkinétiques ? En cure de relaxation, une attente s'installe. Va-t-il s'agir d'une attente anxieuse, interminable, avec hâte d'en finir, où de l'attente d'un autre, et de quel autre ? Cet autre n'est-il pas le nouveau sujet dont parlait Freud, nouveau sujet quand la pulsion s'organise ? Quel statut prend le silence, les interventions du thérapeute ? C'est tout l'enjeu de la présence et de l'absence entre la mère l'enfant qui se rejoue alors. Là encore, c'est la méconnaissance qui est essentielle. Quand une place est redonnée au corps, c'est une place redonnée à la méconnaissance.

Comment la mère a-t-elle été présente et absente à ses propres éprouvés pendant la grossesse ? Comment l'exclamation : « Il bouge ! » est-elle advenue ? C'est le rapport à ce qui est étranger qui est indispensable, comme l'a montré Freud, à tout jugement, d'attribution ou de réalité, jugement d'existence de tout ce qui existe en fonction d'abord de ce principe fondateur : « cela je décide ou non que cela existe comme bon, selon mon bon plaisir pour ensuite le retrouver », cette capacité de la pensée, pour pouvoir être pensée, à s'extraire de la réalité, pour ensuite explorer cette réalité. Chacun peut faire l'expérience qu'avoir une sensation ce n'est pas automatique, mais tout un

⁴ Id., p 68.

processus en partie inconscient. Pouvoir nommer quelque chose fait passer de l'indécidable – ai-je bien senti quelque chose, qu'ai-je senti ? - au réellement senti, identifié et approuvé comme senti. Rétrospectivement, il est impossible de situer clairement l'instant de la sensation qui a eu à se faire son chemin jusqu'à la prise de conscience et la nomination. C'est ce que Bergès appelle le réel de l'éprouvé, que la symbolisation, la nomination, n'épuise pas. Le symbolique est ainsi une dimension temporelle, entre anticipation et après-coup. Et c'est toujours avec les mots de l'autre, malgré leur insuffisance, qu'une sensation est possible.

Comment la mère a-t-elle été dans un commerce sexuel avec son enfant, comment lui a-t-elle parlé, comment a-t-elle fait miroir ? Comment a-t-elle permis à son enfant d'éprouver ce qu'il en est de se faire reconnaître ? « *L'essentiel du miroir, c'est l'anticipation de la motricité, l'anticipation de la posture dans un contexte d'immatunité foncière. Cette anticipation dans le retournement de l'enfant vers la mère, perdant du même coup l'image de celle-ci et la sienne, se détachant de cette image pour venir prendre acte de ce qu'elle lui dit, de ce en quoi elle le nomme. Perte donc, abandon. La mère abandonne du côté de l'image en même temps qu'elle lui parle. Le témoin. Ce retournement, ce n'est pas seulement un regard, ce n'est pas seulement une quête, ce n'est pas seulement une demande. Ce retournement, c'est aussi quelque chose qui est éprouvé par le corps. Comme dit Freud, le jugement d'attribution passe par le corps propre* »⁵.

Et puis, finalement, le point essentiel de la phase du miroir, est ce qu'a noté Lacan et que Bergès a si bien repéré : l'accès au « je », à l'anticipation de son unité par l'enfant au-delà de son immaturité motrice, l'entrée en scène de sa majestueuse petite personne narcissique dans un jeu de double avec l'autre, de « tension » agressive avec soi et avec l'autre, et dès lors la perte du sein comme objet au profit de la mère comme personne où ce sein se perd, comme trésor des signifiants, comme distributrice des objets symboliques, des preuves d'amour, tout ce procès est profondément déprimant pour l'enfant qui doit faire un constat, constat qui est déjà là même s'il ne l'accepte pas : sa mère, celle qui était suffisamment bonne comme disait Winnicott, qui répondait et agissait si bien dans l'illusion que se faisait l'enfant de ce qui lui obéit, qui remplissait si bien les fonctions qui lui faisaient défaut, la mère réelle et pas encore symbolique, cette mère ne lui obéit plus. L'enjeu va dès lors tourner autour de l'obéissance et donc autour de la tromperie. Cela commence avec l'autorisation que se donne la mère ou pas de ne plus obéir à son enfant, qu'il cesse de croire qu'elle va lui obéir, et l'autorisation qu'elle lui donne de ne pas lui obéir non plus, de jouer le jeu du furet comme disait Bergès, qu'il puisse être là où il n'est pas et jouer à être ce que la mère désirerait. Qu'en est-il du corps et de son obéissance, et à qui ou à quoi obéirait-il ? En passant, je vous fais remarquer combien il serait intéressant d'aborder les revendications actuelles autour du corps et du genre sous cet angle. « Mon corps m'appartient », « ce corps qui m'est assigné n'est pas mon vrai corps ». Vraiment ? L'éprouvé n'est pas le signe de la vérité du sujet mais au contraire ce en quoi son corps lui est étranger, à l'occasion étrange. Toute affirmation de toute-puissance sur lui n'est que le reflet de ce fait : nous ne faisons pas un avec notre corps, le corps est non-spéculaire. Et même, comme le rappelait Bergès, la jouissance est hors-corps. Le corps imaginaire, la seule chose que nous adorions, et le corps, siège de la méconnaissance, ça fait deux. Et avec le langage, ça fait trois.

Comment la mère a-t-elle tenu un discours transitive, à partir de ses propres éprouvés, par exemple pour un coup qu'elle n'a pas reçu, en référence à l'hypothèse qu'elle a faite ou pas des

⁵ Jean Bergès : « *Le corps dans la neurologie et la psychanalyse, Leçons cliniques d'un psychanalyste d'enfants* », Erès 2005, Chapitre « Chez l'enfant, le symbolique est premier », p236.

éprouvés de son enfant, qu'il n'a lui-même pas ressentis ? Double négation disaient Bergès et Balbo. Dans le transitivity, il y a transfert, transfert de douleur, c'est-à-dire transfert d'accès au corps car c'est par la douleur que nous accédons le plus facilement à notre corps. Il y a affirmation de la part de la mère qui en même temps est refus : refus de la jouissance sans limite, refus qui s'affirme dans la limite que le signifiant peut apporter au corps si l'enfant peut se l'identifier. Pourquoi faut-il ainsi parler le corps ? Comment se fait-il que le corps s'emballe dans son fonctionnement quand le langage n'y met pas de limite ? Sans les signifiants, le corps ne fait que signifier. Et ce qu'il a à signifier c'est qu'il lui faut les mots pour tenir. C'est d'abord dû au fait que l'immaturation de l'enfant impose de trouver des fonctions qui fonctionnent chez la mère, comme il en serait d'une dialyse extracorporelle. C'est ensuite ce que Bergès dit à propos de la fonction tonique. Avec cette fonction dont peut disposer l'enfant, le corps est réceptacle. Le corps est donc tourné vers les autres corps, à l'affût des signes venant de l'autre, prêt à recevoir le toucher et le regard. C'est que le sensoriel est en avance sur le moteur. On voit d'ailleurs les problèmes que posent les grandes hypotonies, où l'enfant fait le mort dans le réel, ou les déficits sensoriels. Comment la mère fait-elle, à partir de ce qui fait signe dans le corps de l'enfant, l'hypothèse d'une demande ? Là encore, nous sommes dans le procès symbolique car cette demande n'existe que par une hypothèse.

Quelques citations de Bergès :

« L'enfant accède au Symbolique par l'anticipation que fait la mère. Ce qu'elle envoie sous forme interrogative, elle suppose qu'il est capable de l'entendre. Ce crédit qu'elle lui fait, ce n'est pas de la communication ; ce crédit qui va déborder la mère, c'est le projet de liberté de l'enfant. Elle ne lui apprend pas à parler, elle articule dans sa voix le crédit qu'elle lui fait d'entendre et de pouvoir répondre. L'enfant regarde les lèvres de la mère, lit sur ses lèvres (cf. les imitations précocissimes dans les mouvements du visage, de la bouche, les postures de la tête). C'est l'accompagnement de ce qui est entendu. Ce qui est entendu, ce n'est pas la différence de phonèmes, mais l'inscription de ce qui vient être éprouvé dans le corps de l'enfant pendant que la mère parle... De même, l'enfant entre, que cela lui plaise ou pas, dans un monde où « ça parle » ;.....c'est cela la fonction paternelle ; c'est de la pure logique où cet enfant vient s'inscrire»⁶

Et puis :

« ...combien de mères n'ont-elles pas éprouvé, après que l'enfant se soit nourri vraiment, la douleur qu'elles subissent de la part de ce même enfant, qui serre de ses mâchoires le tétou, comme s'il pouvait l'arracher pour le manger réellement ? Ce réel douloureux, elle peut sans aucun doute le limiter. Le type d'identification dont il est au fond question en l'occurrence relève du transitivity le plus primordial. Quand la mère nourrit son bébé, elle lui parle : il n'incorpore donc pas seulement de la nourriture, mais aussi ce qu'elle lui en dit et lui dit. Cette incorporation se produit grâce au discours auquel l'enfant s'identifie. En raison de cette identification, le corps à corps du nourrissage chute progressivement. C'est dire combien ce que lui dit sa mère fait coupure. Et cela fait coupure non seulement par ce qu'elle lui dit, qui passe par l'oreille et qu'il entend (car il ne s'agit pas d'une

⁶ « Le corps... », Chapitre : « Difficulté de lecture et d'écriture chez l'enfant », séminaire du 22 février 1997 à Fort-de-France, p 356.

nourriture substitutive), mais aussi par les mouvements de ses lèvres qui articulent ce qu'elle lui dit, mouvements qu'il voit et qu'il lit déjà»⁷

Ou encore :

« Ce que la mère transitive, elle le ressent, elle l'éprouve : elle s'en fait, au sens de Freud dans les Considérations sur les processus psychiques, un jugement d'attribution ; ce jugement, elle l'éprouve, parce que son enfant ne manifeste pas ce qu'il aurait lui-même dû éprouver : et elle le lui dit. Mais par ce qu'elle lui dit, la demande qu'elle lui prête n'en devient rien d'autre qu'une demande concernant son désir à elle....C'est donc du grand Autre où se situe la mère que vient la parole qui va faire intimation à l'enfant....l'affect s'origine dans l'entendu, et non pas dans un quelconque éprouvé. C'est au lieu de l'Autre que surgit le « aïe ».....création d'un signifiant accolé à l'affect»⁸.

Avec la nomination, il s'agit aussi de toucher : toucher auditivement. Le corps est là engagé dès qu'il lit sur les lèvres de sa mère. Les différences qui le touchent ne sont pas purement phonétiques mais aussi phonématiques, articulant ces différences dans son corps. Quelque chose du corps se trouve articulé, s'articule au signifiant. Il y a de plus une anticipation qui fait de la motricité une virtualité, donc de sa mise en acte une jouissance manquante. On pense à ceux qui ne parviennent pas à se taire pendant les séances de relaxation. La relaxation invite à mettre un écart qui permette une anticipation. L'écart se fait là où le corps était pris dans le commerce avec la mère. Comme dit Bergès, la nomination met du symbolique dans l'imaginaire.

Etre touché, par tout ce qui peut nous toucher par de multiples voies, voies qui ne concernent pas que la sensorialité, renvoie à chaque fois à la jouissance chez le sujet avec laquelle dès le début il a à composer. Bergès nous dit, après Freud, qu'il s'agit d'une jouissance indifférenciée dès la naissance du sujet. J'entends cela comme le fait que tout ce à quoi le petit parlêtre a affaire (les contraintes de respirer, puis parler en modulant son cri, ou encore écrire en engageant sa posturo-motricité), devient un enjeu de jouissance entre lui et l'Autre. Le sujet étant lui-même une pure différence, puisqu'il ne peut se faire valoir que par un signifiant pour le représenter auprès d'un autre signifiant, la jouissance dans son indifférenciation est une jouissance perdue mais pas absente. C'est plus exactement son indifférenciation qui est perdue et le moi cherche à la reconstituer par l'ignorance de ce qui vient faire différence, limite, écarts symboliques. D'où la négation qui accompagne tout processus de jugement. D'abord « touché par le surgissement de cette si étrange présence », cette chose étrange d'être trop réelle, toute jouissance, le petit sujet pour exister ne peut qu'opposer la négation. Cela va de l'hallucination jusqu'au refus face au désir de l'autre, le sujet pouvant aller à se faire pure négation dans le réel. Le rapport à l'autre en devient passionnel, c'est-à-dire dans une dimension qui engage l'être même : amoureux par l'appétit dévorant pour les mots qui tombent de la bouche de l'autre, pour cette bouche même ; haineux par le dégoût pour le corps de l'autre dont les mots-étrons qui l'identifieraient n'en finissent plus d'être crachés ; ignorant pour tout ce qui ferait différence dans une foule unie par une jouissance de mastication comme-une. La négation trouve à se structurer dans l'interdit oedipien qui achève la différenciation imposée par l'éprouvé en une disjonction d'avec le corps de la mère.

⁷ Jean Bergès, Gabriel Balbo, « *Jeu des places ...* », Chapitre : « *Transitivisme et miroir* », p53.

⁸ Id p 59

A défaut de cette structuration, l'enfant devient l'enfant-symptôme, objet livré à la jouissance parentale, prix pour lui à payer pour rester maître de cette jouissance, pour tenter que ce qui n'a pas été refoulé ne vienne pas trop déborder. La jouissance se monnaie de trou à trou, de bouche en bouche, chacun voulant sa part et la préserver, prête au défolement quand le passage à l'acte de l'un fissure le symptôme chez l'autre. Si l'art nous touche, c'est bien parce que le Beau est le dernier rempart contre la jouissance. D'où l'importance pour la mère et l'enfant d'être touchés par la beauté chez l'autre. Il y a bien sûr des résonances narcissiques chez la mère, et une emprise chez l'enfant sur sa mère, mais la sublimation doit être de la partie, pour éviter le retour massif du refoulé. Il faut que ce qui s'ouvre comme un trou effrayant soit recouvert de reflets phalliques, pour que ce trou se fasse creux, c'est-à-dire que la pulsion et le désir se trouvent des objets qui ne referment pas les choses dans l'angoisse. L'enfant entretient le creux de ce trou par les objets transitionnels : ils lui permettent d'éprouver son corps comme bouchon (Bergès). Même les phobies d'impulsion de la mère qui ne peut toucher son enfant ou veut le jeter par la fenêtre sont en fait une manière de mettre au corps des limites. Avoir « *peur de toucher ; un toucher en somme qui n'en est pas un, un toucher qui risquerait de faire des dégâts ; un toucher dégoûté, sali ou salissant ; un toucher qui n'inscrit rien, autrement dit, la mère déprimée, rien ne la touche ; son toucher est de l'ordre de pas grand-chose.C'est ainsi que les phobies d'impulsion, par la représentation qu'elles favorisent d'une activité destructrice, peuvent être considérées comme une tentative d'esquive de ces dépressions* »⁹

Etre touché, c'est du transfert, comme un transfert de fond me disait Jean-Noël Flatrès. Ce qui passe c'est du signifiant qui fasse affirmation, pure différence dans le réel indifférencié. D'où mon idée première que l'éprouvé c'est la Bejahung, dans le sens étymologique de l'éprouvé qui tient à la preuve qu'il faut trouver, qu'il faut goûter, mais toujours à retrouver, jamais établie une fois pour toute. La petite différence à trouver dans le réel n'est pas purement sensorielle, même si le sensoriel le permet, mais est l'entrée du signifiant dans le réel, signifiant à disposition du sujet pour se faire représenter, ce qu'on appelle le symbolique, l'entrée dans le symbolique. Signifiant qui ne fonde pas une identité, mais au contraire le passage nécessaire par l'altérité, dans un entre-deux. Le stade du miroir est un processus symbolique et en rien cognitif. L'éprouvé devenu symbolique, c'est s'appuyer sur la présence de l'Autre, l'Autre du langage que peut personnifier la mère, se laisser porter en particulier par son désir, s'abandonner à lui. L'attachement, ce n'est pas se rendre dépendant de l'autre, c'est s'en faire objet, non pas dans une complétude mais de manque à manque, dans une coupure-lien, celle de la relation par les signifiants. Quand le sujet entre en scène, c'est comme dans un tableau, une sculpture, un bas-relief : il y a un équilibre trouvé et secret entre des articulations, des jointures, qui donnent corps et donnent à l'image sa profondeur, en fait l'habillage de ce point d'équilibre caché. De même, le toucher ne fait pas du corps-à-corps mais en appelle à ce point caché, l'objet *a* du point d'équilibre, toujours à retrouver, point de résonance, comme le fait l'archet avec l'instrument à corde, qui en frottant les cordes ne peut les faire sonner qu'à partir du point d'équilibre qu'est ce petit bout de bois qu'on appelle l'âme. L'éprouvé c'est ce point de réel qui résonne dans le symbolique, grâce auquel le symbolique parle. Le thérapeute en relaxation se doit donc d'être présent pour que sa seule présence en appelle à cette épuration de l'anticipation à ce qu'elle a de symbolique : ce qui va advenir est de l'ordre de ce qui échappe et non de ce qu'on maîtrise.

⁹ Jean Bergès, « *Le corps dans la psychanalyse et la neurologie* », chapitre : « *La mère et « la Chose » : « das Ding »* », Séminaire de Sainte-Anne, 1993-1994, pp 203-204.

